

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

CÉLÉBRATION DE LA RIVIÈRE  
EN SON ÉTIAGE

Poème

(Paru dans La Revue littéraire, n° 72, mars-avril 2018)

Tous droits de publication et de reproduction réservés  
© Lionel-Édouard Martin 2018

La moindre eau calme et libre équilibre le monde  
en reflétant le ciel où vaguent les étoiles  
et tous les météores :

et le rien d'un moineau, la boule d'une branche,  
elle a tout dans ses mains, l'empaume et le préserve  
dans sa claire lenteur, et l'argile, et le creux.

Le lisse du miroir  
laisse couler l'image entre ses doigts – du sable :  
mais l'eau retient ses vues et rien n'est souvenir  
mais un présent pérenne, ardent, multicolore  
en son ventre où s'exalte,  
paradoxale,  
la salamandre.

Un lac, la présence immobile  
– à peine coule-t-elle – et l'évaporation  
la fait monter au ciel avec les peupliers

mais son aile invisible est perméable au vol  
d'hirondelles, ça trame un tissu sec en l'air,  
mousseline, organdi, grenadine,  
c'est en tout cas léger, l'étoffe impondérable

et « vêtir », se dit-on, « l'été de mi-septembre,  
c'est là ce qu'elle cherche, avec cette clarté  
qui crisse aux doigts quand on y touche. »

L'imaginer goutte inversée qui tombe  
grosse au départ s'amenuisant pendant sa chute,  
la source originelle étant mer en amont,  
source la mer consécutive ;

entre les deux, chemine et rabougrit,  
de paragraphe en phrase,  
puis mot,  
syllabe,

au terme gueule ouverte et le brochet goulé.

C'est la montagne qui l'explique,  
la poussée, sur le plat, des eaux  
massives des plateaux d'amont,

et ça va vers le fleuve avec  
ce qu'on arrache aux paysages  
sur son passage et que ça mâche  
un chouille avant de recracher

peut-être qu'elle est vache, au fond,  
mais pas que : sur les bords itou,  
même en surface elle est cornue  
des bois flottés venus de Marche,

génisse au bout du compte où elle  
s'abouche au pis d'une autre et meugle  
à voix petite et moins pentue.

Enfin, c'est un peu comme  
une fourrure, sa surface,  
de chatte  
on la caresse, elle ronronne

et c'est à peine perceptible  
aux paumes  
mais le sang vibre et accompagne  
en résonance l'eau qui tremble

– et que l'on tourne un peu le corps,  
on sent aussi frémir la sève  
dans l'arbre  
avec au bout le cuivre souple  
du gong.

Dans ses tréfonds le taureau torrentiel  
boulé peut-être, il attend pique, épée,  
pour jaillir du toril, encornant truite  
et silure au passage, arc-bouté grimpe  
ensuite aux prés d'embouche avec son mufler  
beuglant au ciel pour appeler l'orage –  
il vient avec son glaive, les poissons  
béent dans l'espoir des sangs vermeils.

*(variante du même)*

... C'est dans ses profondeurs qu'il y a quelque chose,  
le taureau torrentiel peut-être y est boulé,  
n'attendant que la cape et l'épée pour surgir  
du toril, encornant une truite au passage,  
un silure – arc-bouté grimpe ensuite aux prairies  
d'embouche avec son mufler et beugle vers le ciel  
pour provoquer l'orage il vient avec son glaive,  
son saint-frusquin de cuivre et les poissons se taisent  
espérant le sang rouge et la fin de l'angoisse.

Elle pourrait sans doute animer une usine  
électrique, on aurait dans nos ampoules  
un peu de ce courant qui fonde  
son être de rivière ; à moins que l'on y tète  
le Saint-Sang qui coulait dans les membres de bêtes  
inconnues de nos jours avec du sel en leur  
hémoglobine et deux ou trois petites choses  
en sus, tombées de la fougère arborescente,  
un jus vivant qui pulse encore au cœur  
de l'anguillette et c'est, crûment, la foudre.



L'imaginer dansant, mais alors la pavane  
avec son air de ne pas y toucher  
moins paon que paonne, *un peu*  
*farouche* quand s'approche  
son cavalier qu'on dirait saule  
pour peu que l'œil fût botaniste  
(mais on est maître de ballet  
dès qu'on se penche un brin  
sur la saison d'amours)

et la voici qui marche  
et démarche à remous,  
un trouble dans l'eau tendre  
qui tremble d'émotion.

Vois-la qui se débrouille en étiage estival,  
à peine un filet d'eau, des grenouilles, des saules,  
et du cœur à l'ouvrage – et c'est pour maintenir  
sans déchoir son haut rang de rivière, ô marquise  
de peu d'avoir : grivèle et vole à la sauvette  
abricot, prune ou pêche, ultime nectarine  
en débord de murette et les met pour la croque  
en aval dans le creux de sa musette, et des  
remous suffisent pour la cache où se retrouvent  
deux trois cailloux qu'on suce, avec on amortit  
faim, soif en saison sèche.

On lui donne – elle a soif – un nuage, une goutte  
de rosée, c'est assez pour calmer sa pépie,  
mais manger, c'est la barque avec les barbillons  
qu'elle exige et la carpe en vieux cuir à mâcher :

lui occuper la bouche est un devoir antique  
de riverains, l'été, c'est sinon la folie  
du cheval qui se cabre et encense, emportant  
la charrette et le foin sous l'orage attelé  
au grand ciel électrique où vibrent les couleuvres.

« Oh salive, oh salive, il y a ce bonbon  
sur le bout de ta langue – oh, salive, c'est une  
lune oubliée – salive ! –, un berlingot de fête,  
à moins qu'un mot qu'on cherche et la cervelle  
le refuse à la bouche

oh dis, c'est quoi le terme  
dont tu sucés l'oubli – salive, oh ! –, quelles lèvres  
l'ont un jour déposé sur la lune ou l'étoile,  
quel son de gorge où la voyelle est comme  
une loupiote à flamme instable  
qui sent le suif torché sur des parois de grotte ?

dis, quel vieux mot, ton inlassable quête,  
quel vieux mot sans lumière ou presque – juste  
ce vieil éclat de lune ou d'astre jaune  
qui bave encore au mufler des bestiaux ? »

« Emporte tomate et coco demi-sec  
à bon port, on a faim dans la Creuse,  
et, passant, la macreuse à bifteck

et l'oseille à main verte et l'agneau,  
le melon, la pastèque et la cive,  
et le vin domestique et les mots

qu'on prononce en jardins sur tes rives  
dits tout seul, un crachat dans la paume  
et on bêche et la main créative

imagine le chou, la citrouille  
et l'endive et les fruits de printemps  
quand mars pleurniche et mouille

la pâquerette encore en cloche. »

« Parle à la moule, à la palourde  
quand tu prends langue avec la mer,  
sans oublier les caravelles  
– leurs charges de florins d’or pur  
ont des tristesses de rascasse –,

raconte-leur la barque lourde  
à calfatage de bitume  
où on épuise le brochet,  
la ciboulette duveteuse  
comme l’aisselle des sirènes,

l’oursin de la châtaigne en bogue  
et le troupeau des hippocampes  
dans les pâtures de chardons :

la mer appelle des présences,  
apporte-lui ce que nous sommes. »

Belle petite pluie qu'on lape à pleine langue  
– on l'entend qui fait *slurp* à la déglutition –,  
où va l'eau qu'elle avale ? en son eau de rivière,  
vers l'aval entraînée avec tout ce qui flotte  
n'étant pas eau mais sec : fétus de paille, feuille  
morte du proche automne ou l'ablette que flatte  
de la paume un soleil point trop mat pénétrant  
la branchure d'un saule – on la croirait gaulée  
par l'ombre et chus du ciel ombles, gougeons et tanches.

L'ail ternit les couverts en argent,  
se contient dans les jardins des berges  
avec l'échalote – elle, on dirait  
un museau de belette à moustache

au soleil qui la sèche,  
un peu la loutre miniature  
lustrant sur son poil le couteau  
blanc guilloché de vaguelettes

qui tranche les côteaux d'un trait  
sans trop de fil – faillent la pierre  
et le fusil : mais la rivière inoffensive  
ne mord au cou d'aucune bête.



Supposons-la non pas rivière  
mais autre chose – et là, disons  
rizière en Cochinchine :

c'est tout le paysage  
qui se métamorphose,  
des paysans nu-pieds  
chapeautés de berniques

et leur coiffure appelle  
un océan peuplé  
de mollusques à cônes,  
– de chapeaux de gendarmes  
ainsi qu'on nomme les patelles –

avec, au loin, navire  
voguant vers le Tonkin  
à moins que les Moluques.

De *pâle Ophélie* : point, mise à part l'opale  
d'une branche feuillue (quelle essence, du chêne ?)  
flottant fraîche, il faudrait pas mal de fantaisie  
pour y voir un tendron couché sur l'eau, la fin  
tragique d'une amante où – sûr ! – le coup de serpe  
dans l'arbre explique tout, mettons peut-être un druide  
en bourgeron juché sur sa nacelle, il tranche  
le rameau qui s'abat, vrac, dans la Gartempe et  
vouloir le rattraper ne servirait à rien,  
les merles ont mangé le gui, leur bec en est  
gluant, plus un ne chante.

Durée de l'éphémère : une journée, un soir  
de réverbère à la mi-août, ils viennent  
y boire un été fait d'une lumière d'ambre  
comme les yeux des chats qui ont plus d'une vie  
ou le flux de résine aux branches du poirier

où l'insecte s'englué sans penser à bijou  
au cou de quelle femme en un siècle lointain  
et qui prendra la pose en face d'un miroir  
au tain légèrement piqué, dans une chambre  
obscur aux volets clos sur une canicule.

Bordée qu'elle est de morts – en haut le cimetière  
qui fait sa forteresse et qui défend quoi donc  
contre quelle intrusion ? la vie peut-être  
ou la rivière, elle est mobile et eux  
sont sous la pierre inerte et pas un pour s'extraire,  
et taquiner l'ablette, et rire avec les saules :

non, croix au ciel, mâchant du bleu, la nuit : des astres,  
les mêmes qu'elle engouffre, elle a comme eux fringale  
de tout ce qu'il y tombe – ah, tout le paysage  
bâfre, on l'entend ronger des cartilages.

Pleine de chair, jadis, invisible de nymphes  
et impalpable aux mains des quelques embarqués  
pêchant leur solitude à l'aube où se concrète  
le reflet du nuage en nues baignant leurs aîtres  
– et l'algue pour cheveux : plus rien, pas plus qu'en l'arbre  
la colline ou la source excavée sous l'ombrage...

Et on est là qui vague avec au cœur l'accord  
brisé de ciel et terre où l'eau tenait la tierce,  
le grand orgue baroque à hautes voix de femmes  
n'a plus ce souffle tiède où pantelait le ventre

– là, même les grillons se taisent au soleil,  
à peine un froissement de libellule en l'air  
te fait lever des yeux bredouilles d'au-delà.

Sa moindre eau d'été, pareille au pied qui boite,  
au château branlant – d'ailleurs, elle en côtoie  
le long de sa route, ils ont des toits d'ardoise,  
de petites tours qui servaient de toilettes –,

donc, elle a le pas de celle qui clopine  
entre prés tout près de son cours pourtant presque  
droit, d'elle on dirait la sauterelle à patte  
brisée qui se prend à bondir de guingois  
sans saisir qu'il manque un membre à sa poussée.

*(variante du même)*

Sa moindre eau de l'été, c'est comme un pied qui boite,  
un peu château branlant – d'ailleurs, elle en côtoie  
tout le long de sa route, ils ont des toits d'ardoise  
et de petites tours qui servaient de toilettes –,

et donc, elle a le pas de celle qui claudique  
entre les prés tout près de son cours pourtant presque  
rectiligne, on dirait la sauterelle à patte  
brisée qui se surprend à sauter de guingois  
sans comprendre qu'il manque un membre à sa poussée.

Manque une profondeur, on ne peut y nager,  
on y a pied partout de même qu'en un crâne  
de poule où la pensée n'outrepasse pas l'œuf.

On aimerait pourtant s'y étendre, agiter  
l'outre un instant, changer de chair, devenir d'homme  
bête en son cours, musquée, s'y sentir lourd et dense

porté par son courant, sa résistance où vogue  
un orme sans membrure entre de courtes vagues.

Parfois la vaguelette – on dirait quelque organe –  
palpite, mise à nu, cœur ou veine, en son corps  
quelque part un pouls bat qui chemine à l’aveugle,  
et visite inconstant tour à tour chaque muscle  
où sa force s’épuise,

et ça varie selon les trouées de soleil  
dans le couvert touffu, se localise où vibre  
un éclat lent sur l’eau, pénétrant l’épiderme,  
chair, nerfs, et tout ce qui recouvre  
ses os incontestables.

(Montmorillon, été 2017)